[Boris Schreiber, « Entre l'illusion et le symbole », *Le Monde*, 4 mars 1974].

Entre l'illusion et le symbole

Peut-on atteindre le pays de l'illusion ? Un coin de terre où le chatolement des apparences reposerait du poids des réalités ? Je crois que ce pays existe et qu'il n'est même pas nécessaire de dire : « Dépêchez-vous d'y aller, il jette ses derniers feux. » Non. Par sa structure, ce pays, pour vivre, doit distiller une certaine poudre aux yeux.

L'illusion, sans doute. Mais, ici, le voile de Maya ne risque pas de se déchirer ; car il est tissé de diamants, de vison, d'or et, si j'ose dire, de Champagne et de caviar.

L'or serait le seul point faible, comme toute fausse richesse ; il risque de s'évaporer, oui, mais les acteurs de ce drame scintillant ne prévoient-ils pas ce risque en jouant le « tout pour le tout » dans les salles lourdement désuètes du casino ?

Soyons concrets, descendons sur la terre, ou plutôt dans ce paradis artificiel dont on a tant parlé ! Eh bien ! C'est vrai ; tout ce qu'ils ont dit, les auteurs, de Stefan Zweig à Sacha Guitry, est vrai. À peine franchie cette fausse frontière, on se sent faussement dépaysé. La principauté possède de grands policiers de noir vêtus mais à casquette blanche. Curieux : sans douane, sans formalités, on se trouve parmi des uniformes inconnus, et il faut se ressaisir, ne pas croire, par exemple, que le territoire national est soudain envahi ! Non. Comme tout est faux, ajoutons-y la fausse alerte.

Et nous voici dans ce décor dont on a si souvent dit qu'il était d'opérette. Voire ! Des bulldozers démolissent l'ancien Sporting d'été pour laisser place au nouveau Sporting (mais ce sont toujours les mêmes étés) ; les grues hérissent le nouveau-futur-port de plaisance ; les gratte-ciel en construction, voisins de ceux déjà construits, et qui font ce qu'ils peuvent pour boucher l'horizon... Opérette que toute cela ?

Si la vue était seule en cause ! Mais l'ouïe... Peu de contrées dans le monde soumettent vos nerfs à d'aussi beaux décibels. J'ignore s'il existe une clinique psychiatrique dans la principauté, mais il en faudra une, bientôt. Car à ces bulldozers et grues s'ajoutent toutes les délicatesses des chantiers de construction ; marteaux piqueurs, camions chargeant et déchargeant, voitures.

Procédons par un raisonnement assez rapide et quasi irréfutable ; le charme de Monte-Carlo ; ce sont ces rues tout en pente, aux points de vue surprenants, qui donnent à la principauté un air – faux naturellement – de San-Francisco. C'est par ses rues en pente que les camions roulent vers les chantiers. Donc ils ralentissent, donc ils provoquent des « bouchons », donc – surtout – ils dégagent d'atroces fumées toxiques sous le nez des piétons qui gravissent ces rues interminables : c'est un risque permanent d'asphyxie. Il m'a été donné d'en goûter les prodromes-Monte-Carlo ! Dira-t-on la ville la plus polluée de France ? Ce n'est plus la France. Ce n'est pas non plus l'étranger ; situation paradoxale que d'être à la fois en deçà et au-delà de la frontière. Situation paradoxale que de construire sans cesse des gratte-ciel nouveaux dans un espace de quelques kilomètres carrés tout en prétendant qu'il s'agit d'un lieu de vacances.

Mais ces paradoxes et ces illusions ont un centre, un cœur : le fameux « camembert » entre le casino, l'hôtel de Paris, le Jimmy's... entre quoi encore ? L'an prochain d'autres bâtisses s'y élèveront certainement.

D'ici là, oublions une pollution plus forte – c'est sûr – qu'à Tokyo, une circulation plus dense qu'à Hongkong, un paysage d'année en année plus défiguré qu'en France et en Espagne (il faut le faire) ! Et regardons les Rolls et les Bentley.

Elles tournent autour de ce « camembert », à la recherche peut-être du propriétaire qui ne peut se trouver qu'à l'Hôtel de Paris ou au casino : les chauffeurs regardent anxieusement, tandis que de tous les palmiers de cette place jaillissent des chants d'oiseaux. Rassurons-nous : ce ne sont

pas de vrais oiseaux non plus ; ils sont faux, comme tout le reste. Il s'agit d'un bruitage, adroitement disposé dans les arbres et imitant à la perfection le chant des oiseaux qui manquent cruellement ici : on n'en voit pas un seul. Chassés par la pollution sans doute. Pas un oiseau. Mais des « oiseaux rares » ?

Je crois qu'ici on les trouve en si grand nombre que ceux-ci compensent ceux-là ! Peut-être ne doit-on pas le dire en mauvaise part ? Car ne faut-il pas à cette « humanité » particulière un endroit pour se retrouver sinon pour s'y réfugier ? Il n'est pas besoin de beaucoup forcer la note pour écrire – mot tellement à la mode aujourd'hui – que les milliardaires ont également leur ghetto, et c'est ici, à l'Hôtel de Paris, qu'on les voit, pratiquement condamnés par « leurs nuits blanches » et l'habitude à tourner à pied autour du « camembert ».

Pour aller au-delà il leur faut la voiture. Ils sont là, ces hommes et ces femmes, vers les 11 heures du matin. Le hall de l'Hôtel de Paris est un mélange baroque de style Napoléon III ; ou un mélange Napoléon III de style baroque. En tout cas ce sont de somptueuses imitations. Une faune pépiante est installée ; canapés et fauteuils sont pleins. Dehors, le soleil brille.

Qu'importe ! Les femmes sont déjà en manteau de vison, les hommes en costume sombre. La plupart des journaux qu'ils lisent, dans toutes les langues, sont des journaux financiers. Ces salons sentent la poussière, mais ils ne les quittent que pour deux destinations : les repas et le casino. Quelques-uns vont s'ébattre dans la piscine surchauffée. Tous ces bâtiments sont accessibles par des corridors souterrains on peut donc jouer, manger, nager, sans mettre le nez dehors, à l'abri du monde, grâce aux prévenances de cette toute – puissante S. B. M. (Société des bains de mer), qui possède l'essentiel de Monte-Carlo.

Cette société de luxe et de surconsommation ne ressemble pas toutefois à celle que George Sand évoque dans ses « mémoires ». Ce ne sont pas de vieilles reliques qui « crachent dans les décolletés des dames et s'assoient sur leurs perruques ». Non. C'est plutôt une société de consommateurs consumés.

Par le jeu, les nuits blanches et... par indifférence totale envers tout ce qui est hors de la S.B.M. (étant bien entendu que l'argent fait partie de cette société, puisqu'elle le secrète, le gagne, le joue, le perd). Mais le reste ?

Il y a intérêt lorsque l'on veut se rendre au Sporting pour un quelconque gala, à s'inscrire sous un nom ou noble connu [*sic*], faute de quoi votre inscription n'est pas enregistrée et vous faites le « pied de grue » dans un salon d'attente avant que l'on ne vous case derrière un pilier.

Il s'agit en l'occurrence d'un gala de Dalida, et les noms des spectateurs, qu'un maître d'hôtel égrenait religieusement, étaient tout bruisants de particules, de titres princiers, financiers ou politiques.

Il faut dire que ce public préfère ses bavardages aux applaudissements. Car les chansons de Dalida étaient belles, trop peut-être, trop vraies dans cet endroit où l'on dépense beaucoup d'argent pour vivre dans le faux. Dalida, sculpturale sur cette scène immense, planait au-dessus des ors, des lambris ; au-dessus des canards à l'orange que l'élite en smoking et robe du soir mastiquait.

Tout cela forme Monte-Carlo. Et les habitants ? Les vrais ? On les ignore. On croise les commerçants, les piétons, le personnel de l'hôtel. Mais est-ce que ce sont de vrais Monégasques ? Tout se dilue ici, le vrai et le faux, laissant un résidu dont on se demande de quoi il est fait.

Un Hongkong méditerranéen ? Tous deux pressent leurs gratte-ciel, leurs innombrables boutiques (mais pour Monte-Carlo sans la moindre librairie digne de ce nom. Demandez-leur un Nietzsche et vous verrez), sur un front de mer très découpé, dans un espace restreint. S'y ajoutent des relents (au propre et au figuré) d'Italie et de Suisse.

Et puis toutes ces choses que je n'ai pas dites : le charme, malgré tout, le côté « hors du temps » et même « hors de l'espace », puisque l'on se demande comment tout peut tenir ici. Cet

aspect, non : je préfère m'arrêter et fermer les yeux : car ce petit Monte-Carlo m'apparaît comme un symbole. Mais un symbole de quoi ?

Boris Schreiber